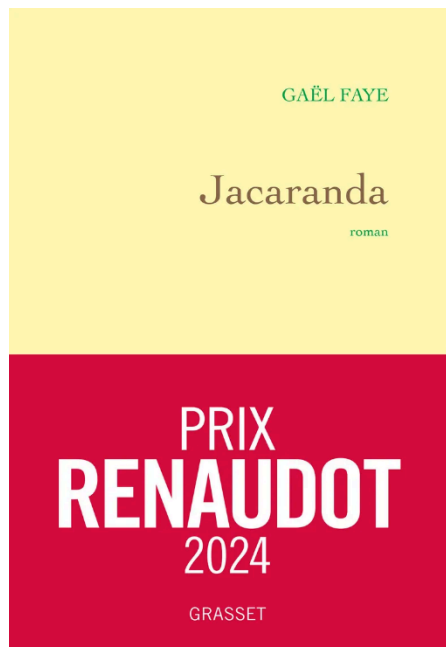


Présentation du livre « Jacaranda » de Gaël Faye

Présentation par Chantal Giammarchi & Jean Caelen



Titre : Jacaranda

Auteur : Gaël FAYE

Parution : 2024 (Grasset)

Pages : 288

Présentation de l'éditeur :

Quels secrets cache l'ombre du jacaranda, l'arbre fétiche de Stella ? Il faudra à son ami Milan des années pour le découvrir. Des années pour percer les silences du Rwanda, dévasté après le génocide des Tutsis. En rendant leur parole aux disparus, les jeunes gens échapperont à

la solitude. Et trouveront la paix près des rivages magnifiques du lac Kivu.

Sur quatre générations, avec sa douceur unique, Gaël Faye nous raconte l'histoire terrible d'un pays qui s'essaie malgré tout au dialogue et au pardon. Comme un arbre se dresse entre ténèbres et lumière, *Jacaranda* célèbre l'humanité, paradoxale, aimante, vivante.

Le mot de l'éditeur sur l'auteur :

Auteur compositeur interprète, Gaël Faye est l'auteur du premier roman phénomène *Petit pays* (Grasset 2016, prix Goncourt des lycéens) ainsi que de plusieurs albums, de *Pili pili* sur un croissant au beurre (2013), à *Mauve Jacaranda* (2022). Il était la Révélation scène de l'année des Victoires de la musique 2018.

L'auteur : Gaël Faye

Il est né en 1982 à Bujumbura, capitale du Burundi qui se situe entre La république démocratique du Congo et le Rwanda. Son père est français, sa mère Tutsie du Rwanda, le génocide du Rwanda le force à l'exil en 1994. Il fait des études dans la finance. Mais se consacre rapidement à la musique et l'écriture.

Des livres :

1. Son premier roman *Petit pays*, publié en 2016, connaît un grand succès et il est adapté au cinéma. *Petit pays* se passait au [Burundi](#). C'est un enfant qui raconte ; Il

glisse avec mélancolie vers l'adolescence quand le Burundi glisse vers le chaos. Il évoquait le génocide depuis cette position latérale et surtout depuis la guerre civile burundaise. Le héros est habité par l'obsession du retour au pays de l'enfance heureuse, dans une Afrique idéalisée. *Petit Pays* retrace les étapes qui amène des individus en apparence paisibles à devenir de plus en plus violents dans leurs discours puis dans leurs actes. L'écriture dans *Petit Pays* se caractérise par sa poésie.

2. *Nagasaki* paru en 2010, a reçu le Grand prix du roman de l'académie française. Roman adapté en roman graphique puis mis en scène. À Nagasaki, dans les années 2000, un célibataire se rend compte que de temps en temps, des aliments disparaissent de son réfrigérateur. En rentrant chez lui, le soir, il a parfois l'impression que certains objets, dans la cuisine, ont changé de place. Au bout de quelques semaines, il se résout à installer une webcam dans cette pièce afin de surveiller son intérieur, du bureau où il travaille comme ingénieur météorologue. Sur son écran d'ordinateur, un jour, apparaît une femme, quinquagénaire, qui vaque dans la cuisine comme si elle était chez elle.
3. *Eclipses japonaises* paru en 2017. A la fin des années 1970, sur les côtes japonaises, des hommes et des femmes, de tous âges et de tous milieux, se volatilisent. C'est le parcours brisé de ces gens simples, très différents les uns des autres tant par leurs origines sociales que par leurs trajectoires intimes dans lequel l'auteur nous permet de nous plonger avec délicatesse. Il aborde l'acharnement, l'acharnement à survivre - l'acharnement à vouloir découvrir la vérité sur ces quelques disparitions étranges et irrésolues.

Des albums de musique :

L'ennui des après- midi sans fin, dont la musique est monotone, Gaël Faye parle plus qu'il ne chante mais les paroles sont magnifiques :

« À l'heure de la sieste, j'apprivoise le silence
Petit Prince d'ennui modeste entre mouton et somnolence
Dans la vieille maison de briques, de la Belgique sous les tropiques
À l'heure des choses statiques j'invente, je me fabrique. »

Ou « Pas de parfum que l'on humecte, j'écris des lettres à une maman
À une absence, apprendre à faire avec, c'était apprendre à faire sans. »

« Dans mon jardin d'Eden y a des serpents à tous les angles.
Et faute de pomme golden, je trahis Dieu avec des mangues. »

Et en 2020 il est sorti en livre. Et avec Grand corps malade *Ephémère*, album apaisant.

Compilation d'avis :

Dans la veine de son premier roman *Petit pays* qui, voilà huit ans, propulsait ce musicien et rappeur franco-rwandais sur le devant de la scène littéraire, Gaël Faye nourrit une nouvelle

trame romanesque des dramatiques expériences de sa famille maternelle. Si *Petit pays* parlait d'une enfance, comme la sienne expatriée au Burundi après les premières vagues de persécutions des Tutsis au Rwanda en 1959, mais là aussi rattrapée par la guerre civile et ethnique qui y éclate en 1993, *Jacaranda* raconte les efforts d'un jeune homme versaillais, de père français et de mère rwandaise, pour reconstituer, malgré le silence familial, le parcours tragique des siens. Etagé sur quatre générations, le récit dessine en transparence le dernier siècle de l'histoire du Rwanda, des racines coloniales du génocide jusqu'à ses conséquences aujourd'hui, alors que le pays tente douloureusement de se reconstruire.

Le style est très simple ; léger - avec des respirations par des souvenirs sensoriels, un détail banal, il reflète son caractère : doux, bienveillant, rêveur, sensible. Et même quand il met en scène des personnes marginales, écorchées par la vie, à cause de la barbarie du génocide, leur discours est empreint de douceur.

Hormis sa mère caparaçonnée dans le silence !

« Le passé de ma mère était une porte close », nous raconte-t-il. »

C'est pourquoi le Rwanda entre dans la vie du héros principal, Milan, en 1994 quand il a 11 ans, grâce à la télévision française. Puis l'histoire avance par étapes selon sa découverte du Rwanda.

Quatre ans plus tard, en 1998, Milan atterrit avec sa mère à Kigali, la capitale, où elle n'avait pas remis les pieds depuis 25 ans. Pour l'adolescent, - « blanc comme neige » aux yeux des Rwandais, pendant ces deux mois d'été, le dépaysement sera total et ce seront des vacances car il ne comprend pas vraiment ce qu'il voit et ne peut poser de question car cela susciterait la méfiance. Imprégnée, l'horreur ne permet plus aux rescapés de dire.

« Dans quel marécage intérieur les gens de ce pays pouvaient-ils bien vivre ? » écrit-il. Un soldat lui explique :

« - Je ne suis pas fait pour la guerre. Je déteste le combat ...

Alors pourquoi t'es-tu engagé ?

Parce que mes grands frères sont partis au front et que ma mère aurait eu honte si je ne l'avais pas fait. Puis il y a eu le génocide, et aujourd'hui les tueurs vivent à nos frontières. Je n'ai plus le choix. Mes parents ont fui le Rwanda en 1959, lors des premiers massacres contre les Tutsis .. ».

Il décidera d'y retourner, à 23 ans, pour affronter et pour tenter de comprendre par lui-même ce « marécage intérieur » dans lequel les Rwandais lui semblent vivre, en consacrant son master en droit aux tribunaux populaires mis en place par le gouvernement rwandais pour juger les crimes du génocide.

« - Tu avances dans ton mémoire ?

Pas vraiment je n'ai pas eu la force d'assister à d'autres procès. Les récits sont insoutenables. Je comprends maintenant pourquoi on dit qu'un génocide est indicible. »

Milan apprendra à voir et à comprendre. Le « travail » acharné des miliciens, les massacres à la machette, les viols et les spoliations. La complicité tranquille de voisins pour qui l'idée même de vérité reste encore un scandale.

En 2010, totalement insatisfait de sa vie morne et routinière, il veut voyager, recommencer la guitare, se mettre à écrire mais d'abord repartir à Kigali. Sa mère, malgré son insistance, refuse toujours de parler du passé.

A partir de la 119^{ème} page, le ton change. Il présente deux témoignages, l'un d'une femme née en 1895, l'autre d'une femme née en 1955 qui nous font découvrir l'histoire de ce pays, des massacres perpétrés, des atrocités, des souffrances et du comment on continue à vivre. Mais il comprend à quel point la guerre condamne chacun de nous à prendre parti.

« Il a fini par se tourner vers moi, les yeux rougis de larmes.

Je ne suis pas responsable des agissements de mon père et de mes frères, Milan a-t-il répété.

Mais tu es responsable de la vérité. Tu aurais dû dénoncer leurs crimes, raconter ton histoire à Claude.

Je ne pouvais pas. C'était ma propre famille, tu comprends ?

Ne me demande pas de comprendre.

Qu'est-ce que j'aurais dû faire ? Renier les miens ?

L'amour de Claude était à ce prix-là. Tu ne peux pas tout avoir. »

Jacaranda est une histoire d'amitié et de mémoires. Le roman met en scène Milan, un enfant unique, voyant apparaître dans sa vie Claude, un garçon venu du Rwanda. Les deux jeunes gens deviennent de grands amis, jusqu'à ce que ce dernier reparte dans son pays natal. Poussé par le désir de revoir Claude, Milan se rend alors au Rwanda. Un voyage qui le plonge sans le vouloir dans l'histoire du pays et les secrets de son ami...

C'est le roman du silence, silence des peuples, silence des individus, absurdité de l'histoire qui ne peut se dire, absurdité d'un génocide qui se cache et rôde dans l'ombre des âmes. Le roman lève petit à petit le voile sur ce terrible massacre et ses effets sur les victimes par petites touches et à travers plusieurs personnages, les proches de l'auteur, sa grand-mère, Claude le frère de sa mère, Sartre un Hutu d'abord ami qui se révélera être un sanguinaire mais qui a monté un orphelinat après le massacre, Alfred.

En 1994, Milan le narrateur a douze ans et se heurte sans comprendre au mutisme de sa mère qui, s'étant toujours soigneusement gardée d'évoquer son passé et son pays d'origine depuis son arrivée en France une vingtaine d'années plus tôt, se referme plus que jamais lorsque le génocide fait malgré tout effraction chez eux par le biais des médias. Dès lors et

pendant ce qui durera une bonne partie de sa vie, Milan n'aura de cesse de comprendre les raisons du silence maternel. A mesure de ses séjours au Rwanda, le jeune homme passe progressivement d'une posture d'étranger que tout surprend, voire rebute, et qui lui vaut d'être traité en « *muzungu* », autrement dit en Blanc malgré son teint métissé, à celle d'un véritable enfant du pays, aux attaches suffisamment puissantes pour qu'il n'ait plus envie de repartir et fasse sien le combat des habitants pour leur avenir.

Le récit se déploie en allers-retours entre la France et le Rwanda au fur et à mesure des séjours qu'il y effectue et la toile se détricote petit à petit par contrastes entre les deux mondes, à la fois sur un plan civilisationnel et culturel comme sur un plan linguistique : français et kinyarwanda.

Au fil du temps, au moyen de témoignages glanés ici et là auprès d'amis ou de connaissances, Milan apprendra à voir et à comprendre. Le « travail » acharné des miliciens, les massacres à la machette, les viols et les spoliations. La complicité tranquille de voisins pour qui l'idée même de vérité reste encore un scandale.

Tout en retenue dans sa simplicité sobre et fluide, le récit s'avère fort didactique dans sa manière d'expliciter, au travers de personnages d'une authenticité manifeste, les tenants et les aboutissants du génocide rwandais. Et c'est pour le lecteur une vraie remise à l'heure des pendules qui s'effectue au fil des pages, alors que, bien loin de la représentation généralisée par les médias d'une déflagration de violence ethnique irrationnelle et barbare, l'on découvre les linéaments dans l'instrumentalisation, initiée de longue date à des fins coloniales et politiques, des ressentiments entre ethnies. Les Hutus sont plutôt des gens du peuple, des agriculteurs, des petits fermiers, et les Tutsis, les possédants, les propriétaires de troupeaux, les élites, favorisés par les colons belges à qui n'est pas revenu le pouvoir le jour de l'indépendance en 1962, mais qui, au contraire, ont dû s'exiler dès 1959. Cet exil vers les pays limitrophes en plusieurs vagues à partir de 1959 et leur désir de retour seront la source de la guerre civile qui éclatera en octobre 1990.

Lire p. 228 à 238, le témoignage d'Eusébie.

Et puis, maintenant que le pays est retombé dans l'oubli médiatique, se pose pourtant la question de l'après. Comment se reconstruire dans ce qui est devenu, « *et pour longtemps encore, une société de défiance* » ? Montrant, à travers son personnage Stella, les terribles répercussions psychiques sur les nouvelles générations quand elles sont privées de mots, l'auteur, par ailleurs secrétaire du Collectif pour les parties civiles du Rwanda fondé par ses beaux-parents, s'attaque ici à la chape du silence, tandis que se succèdent les commémorations indispensables à la mémoire et que les juridictions « *gacaca* » spécialement créées dans l'esprit des tribunaux communautaires villageois s'efforcent de couper court à l'engrenage du sang et de la vengeance.

Essentiel pour ce qu'il offre de compréhension intime du Rwanda et pour ce qu'il brise de silence, si pernicieux pour la résilience des nouvelles générations, ce second roman,

incroyablement lumineux et facile à lire malgré l'extrême sensibilité de son sujet, mérite indéniablement le même succès que le très récompensé *Petit Pays*.

À travers Jacaranda — du nom d'un arbre tropical flamboyant aux grappes de fleurs bleu lavande, qui devient ici un symbole de mémoire et de résilience —, au moyen de quelques personnages emblématiques et bien campés, Gaël Faye nous raconte de manière simple 30 ans de la vie de ce pays.

Capable d'émouvoir mais sans pathos, il met ici nez à nez les bourreaux et les victimes, la mémoire et le déni, le silence et la parole. À la façon d'un exorcisme.

Extraits :

1. *Le matin du 11 avril, les tueurs sont arrivés comme des bêtes enragées et ont commencé à nous massacrer sans distinction. Ceux qui nous tuaient étaient des gens que l'on connaissait, nos voisins, nos amis, nos collègues, nos élus.*

P. 126

2. *Le 16 avril 1994, les patients et de nombreuses personnes ayant trouvé refuge dans le bâtiment ont été abandonnées par les soldats belges. Je me souviens des images à la télé, de ces milliers de personnes levant les bras en l'air, implorant l'aide du contingent belge, qui finit par évacuer uniquement les Occidentaux et leurs animaux de compagnie alors que l'hôpital était cerné par les tueurs.*

(page 255)

3. *Pourquoi tout le monde me dévisage ?*

— Quoi ?

— Mais regarde, tout le monde me fixe, c'est flippant ! Pourquoi ils font ça ?

— Ah ça... C'est parce que tu es blanc.

— Blanc ? Pas du tout. Je suis autant blanc que noir.

— Qu'est-ce que tu racontes ? T'es blanc. Pur blanc. Comme ta mère d'ailleurs. C'est une Noire devenue blanche.

— N'importe quoi... Ma mère est aussi noire que toi.

— Ta mère, rien qu'à ses manières, sa démarche, ses habits, on sait très bien qu'elle est blanche. C'est comme toi, tu ne peux pas le cacher. Faut accepter, c'est tout, pas besoin de se vexer. — Je ne suis pas vexé. Je dis simplement que je suis métis.

— Quoi ?

— Je suis métis.

— Ah oui, métis... Oublie ça. T'es un muzungu. Blanc comme neige, c'est tout. Métis, ça n'existe pas.

4. *C'était une histoire de monarchie et de guerres, de grands troupeaux et de clans, d'intrigues de cour et de drames familiaux, une histoire où les colonisateurs arrivaient et changeaient la société rwandaise en mesurant les nez et les fronts avec un compas à glissière, puis en imposant une religion et des lois venues d'ailleurs.*

(pages 121-122)

5. *Tu viens ici en touriste et tu repartiras en pensant avoir passé de bonnes vacances. Mais on ne vient pas en vacances sur une terre de souffrances. Ce pays est empoisonné. On vit avec les tueurs autour de nous et ça nous rend fous. Tu comprends ? Fous !*
6. *Tu sais, l'indicible ce n'est pas la violence du génocide, c'est la force des survivants à poursuivre leur existence malgré tout.*
7. *Partout, il y avait ces visages banals, ces gens normaux, ces hommes et ces femmes ordinaires capables d'atrocités inimaginables et qui étaient parmi nous, autour de nous, avec nous, vivant comme si rien de tout cela n'avait jamais existé. Et sous la terre que nous foulions tous les jours, dans les champs, dans les forêts, les lacs, les fleuves, les rivières, dans les églises, les écoles, les hôpitaux, les maisons et les latrines, les corps des victimes ne reposaient pas en paix. J'avais envie de m'enfuir, de quitter cette terre de mort et de désolation. Après tout, je n'appartenais pas à ce monde, ma mère m'avait mis en garde, je ne l'avais pas écoutée. J'aurais voulu l'appeler, m'excuser de n'en avoir fait qu'à ma tête et la remercier d'avoir essayé de me protéger de cette histoire dont elle connaissait le hideux visage. Cette idée me traversait, puis je pensais aussitôt à Claude, à Eusébie, à Stella, et quelque chose se fissurait en moi qui laissait passer un soleil insensé, la possibilité, malgré tout, de la vie et de la beauté.*
8. *Ce pays me troublait, m'effrayait, me répugnait. Partout, il y avait ces visages banals, ces gens normaux, ces hommes et ces femmes ordinaires capables d'atrocités inimaginables et qui étaient parmi nous, autour de nous, avec nous, vivant comme si rien de tout cela n'avait existé. Et sous la terre que nous foulions tous les jours, dans les champs, dans les forêts, les lacs, les fleuves, les rivières, dans les églises, les écoles, les hôpitaux, les maisons et les latrines, les corps des victimes ne reposaient pas en paix. J'avais envie de m'enfuir, de quitter cette terre de mort et de désolation.*
9. *Il faut se souvenir que les Tutsis ont été tués non pas pour ce qu'ils pensaient ou ce qu'ils faisaient mais pour ce qu'ils étaient. Nous devons continuer à raconter ce qui s'est passé pour que cette histoire se transmette aux nouvelles générations et ne se reproduise jamais plus nulle part.*
10. *Tu sais ce que je leur reproche le plus, à tous ces gens (...) ? C'est d'avoir créé, et pour longtemps encore, une société de défiance.*

Notes sur le génocide

Le génocide des Tutsis au Rwanda se déroule du 7 avril au 17 juillet 1994.

Ce génocide s'inscrit historiquement dans un projet génocidaire latent depuis plusieurs décennies, à travers plusieurs phases de massacres de masse¹, et stratégiquement dans le refus du noyau dur de l'État rwandais de réintégrer les exilés tutsis, objet de la guerre civile rwandaise de 1990-1993. Cette guerre, commencée en 1990, opposait le gouvernement rwandais constitué de Hutus au Front patriotique rwandais (FPR), accusé par les autorités de vouloir imposer, par la prise du pouvoir, le retour des Tutsis exilés dans leur pays. Les accords

[d'Arusha](#), signés en août 1993, qui prévoyaient cette réintégration afin de mettre fin à la guerre, n'étaient encore que partiellement mis en œuvre à cause de la résistance du noyau dur du régime [Habyarimana](#). L'[assassinat du président rwandais le 6 avril 1994](#) déclenche le génocide des Tutsis par les extrémistes Hutus. La commission indépendante d'enquête mandatée par l'[ONU](#) lors du génocide de 1994 au Rwanda estime qu'environ 800 000 Rwandais, en majorité tutsi, ont perdu la vie durant ces trois mois. Ceux qui parmi les Hutus se sont montrés solidaires des Tutsis ont été tués comme traîtres à la cause hutu. D'une durée de cent jours, ce fut le génocide le plus rapide de l'histoire et celui de plus grande ampleur quant au nombre de morts par jour.